

**Zeitschrift:** Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie  
= Swiss journal of sociology

**Herausgeber:** Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

**Band:** 6 (1980)

**Heft:** 1

  

**Artikel:** Sujet, objet, jouet

**Autor:** Aubert, Claude

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-814454>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 22.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## 2. Sujet, objet, jouet

*Claude Aubert*

Centre universitaire de diagnostic et de soins de la déficience mentale

Un dialogue interdisciplinaire est hasardeux, surtout lorsqu'il implique un travail sur des concepts (en l'occurrence le Soi, le Moi, le Je) dont les acceptions varient selon le point de vue considéré. Néanmoins, l'exposé de Deschamps (ce numéro) nous invite à certaines digressions concernant l'identité, les rapports de domination et la famille en tant que groupe asymétrique.

### *L'identité*

En fait, nous ne nous intéressons pas à la notion d'identité en tant que telle, mais aux processus qui concourent à sa formation. Le travail du psychiatre ne porte pas sur des concepts, mais bien sur des processus. Quels sont-ils pour la matière qui nous concerne ? Nous les répartirons en 3 classes, qui sont autant de perspectives différentes.

*1. Les processus de différenciation.* Au début de son existence (des phénomènes isomorphiques interviennent par la suite) l'enfant s'individualise par l'établissement de différences entre sa réalité psychique et la réalité extérieure (Klein, 1959). L'intervention de l'entourage est indispensable à cet égard : l'enfant ne ressent les limites de son mode intérieur que dans la mesure où ses proches se démarquent de ses fantasmes. C'est dans une interaction que l'enfant apprend qu'il est ce qu'il croyait que l'autre était. Le sujet se différencie de ses objets. Identité, ici, est antonyme de confusion.

Deschamps distingue une affirmation individuelle chez les "dominants" d'une déclaration d'appartenance chez les "dominés". S'agit-il dans ce dernier cas d'un retour à la confusion, à la diffusion des identités, ou assistons-nous à un acte de solidarisation par lequel l'identité se trouve soulignée par une référence groupale ?

*2. Les processus d'identification.* Sans apporter des nuances pourtant indispensables, nous rangeons dans cette classe des processus caractérisés par une activité du sujet, consciente ou inconsciente, qui prend à son compte tout ou partie de ses objets comme modèle d'existence. Le sujet veut être ce qu'il croit que l'autre est. Dans ce chapitre majeur de la théorie psychanalytique, l'accent est mis sur des mécanismes intrapsychiques qui président au choix d'un mode d'être. Le sujet intègre ses objets. L'identité, ici, résulte d'une série d'options personnelles sur des manières d'être.

Dans l'expérimentation de Deschamps, les notions de références externes et internes nous paraissent provenir de la détection par l'observateur de certaines identifications du sujet testé. Il est étonnant que soient remarquées les identifications des "choisis", mais non celles des "choisissants", tout aussi probables. L'observateur ne s'est peut-être pas différencié suffisamment du "dominant" ; il est probablement placé dans cette position par les sujets eux-mêmes. L'externalité

ou l'internalité ne parleraient apparemment pas tant de l'individu que de la position sociale de l'expérimentateur et du rapport social qu'il entretient avec ses sujets.

3. *Les processus de conduction.* Cette classe, hétérogène, rend compte du phénomène suivant : un observateur est capable d'identifier un individu par un trait dont ce dernier n'a pas nécessairement connaissance, mais qui fait partie des catégories de pensées de l'observateur. L'identité est ici une attribution, dont l'individu n'est pas tant l'objet que le jouet. En thérapie de famille, les protagonistes apparaissent souvent comme les véhicules d'attribution, qu'ils transmettent à leurs descendants (d'où le terme "conduction"). Nous touchons au destin, au sort, à la prédestination, catégories peu abordées en psychiatrie. L'enfant, dès avant sa conception, occupe déjà une position dans le mythe familial. Oedipe, quelles qu'étaient les vicissitudes de sa vie intérieure, n'en était pas moins le jouet d'une malédiction proférée contre son père (Balmory, 1979). Dans ce processus, l'individu véhicule quelque chose dont il n'a pas forcément conscience, dont il n'a pas forcément inconscience.

### *Les rapports de domination*

L'espèce humaine n'est certainement pas moins complexe que les espèces animales : des références éthologiques s'avèrent fort utiles (Schäppi, 1979). Si la notion de dominance était fondamentale à l'époque, les éthologues en soulignent actuellement les limites, voire la non-spécificité. Selon Wade (1978), elle reflète un processus dynamique, orienté vers un but, dans un contexte davantage triadique que dyadique. Cette précision nous paraît importante, car elle nous fait sortir de la relation classique du maître et de l'esclave. Il conviendrait de préciser, dans la relation dominant-dominé, le tiers que nous pensons exclu.

Dans l'argumentation de Deschamps, le "dominant" est orienté vers la possession des biens matériels et symboliques; de plus, il définit la relation en se présentant comme Sujet, taxant le "dominé" d'Objet. Il est difficile, pensons-nous, de soutenir qu'une relation dépende d'un seul de ses membres, à moins que l'observateur ne choisisse de prendre parti. Rowell (1974), prenant le contre-pied des opinions habituelles, attribue le maintien des liens hiérarchiques dans certaines sociétés de primates au comportement des subordonnés. Wade (op. cit.), critiquant cette proposition, montre que chez le *Papio anubis* les individus subordonnés reconnaissent mal leur propre position sociale, étant eux-mêmes mal discriminés par les autres dans ce domaine, contrairement aux dominants dont la position sociale semble claire pour tous. Quoi qu'il en soit, leur mode relationnel dépend des deux protagonistes. Les comportements du dominant seraient riches en informations, ceux des subordonnés riches en redondances. (Notons que le dominant a tendance à passer à l'acte, et le subordonné à signaler. Le développement de la communication symbolique serait-il une conséquence évolutive des rapports de domination?).

La déclaration d'appartenance catégorielle des "dominés", selon Deschamps, correspond peut-être à un besoin d'explicitation d'une relation dans laquelle le

“dominant” s’est implicitement et unilatéralement attribué la position supérieure. Reste à savoir si cette mise au point (apparemment redondante si la femme déclare qu’elle est femme, le vieillard qu’il est vieillard) entraîne effectivement une redéfinition de la relation, ou si elle ne fait que l’entériner.

Dans les exemples cités par l’auteur, l’expérimentateur risque d’être lui-même implicitement en position de “dominant”; le sujet testé répond-il ou obéit-il à des règles relationnelles non formulées?

### *La famille, groupe asymétrique*

La famille nucléaire est un groupe essentiellement asymétrique, comportant les sous-groupes parental et filial. Dans les propos de Deschamps, nous lisons une description typisée de la famille : d’un côté les hommes, de l’autre les enfants, les vieillards et les femmes. Si une telle bipartition se trouve dans les rapports sociaux de production, elle correspond aussi à une conception traditionnelle de la famille, dont les analyses plus récentes ont montré les insuffisances.

Certes, sous certains aspects, le sous-groupe parental (nous nous en tiendrons à ce terme générique) incarne le “Je” familial; il est considéré comme le sujet de l’action. Dans ces conditions, le sous-groupe filial se trouve placé dans une situation de type “dominé” : il doit prendre en considération la définition qui lui est attribuée, en particulier celle de devenir des sujets, mais une telle injonction contribue à renforcer sa sujétion.

Par ailleurs, le sous-groupe parental propose et représente en même temps des modèles d’identification, sans pour autant permettre au sous-groupe filial d’y accéder pleinement. Quel est alors le devenir d’une telle relation ? Nous songeons à la situation freudienne décrite dans “Totem et Tabou”, dont on connaît la fin : le meurtre du père. Pour assurer une succession non sanglante, la théorie psychanalytique a introduit un mécanisme psychologique d’identification, permettant au sous-groupe filial, non pas de supprimer le sous-groupe parental, mais au contraire de s’identifier à lui. Quand le dominant se signifie “sujet”, ne se signifie-t-il pas plutôt identifié avec un sujet ? Mais qui est alors le sujet ? Qui édicte les lois familiales ? Le Père ?

De penser en terme de famille nous impose une vision transgénérationnelle. En effet, l’arbre généalogique nous renvoie à des rapports complexes.

Le sous-groupe filial  $F_n + 1$  (nous l’abrégeons ainsi pour montrer que nous nous situons sur un point quelconque d’un arbre généalogique) deviendra le sous-groupe parental  $P_n + 2$ , dont sera issu le sous-groupe filial  $F_n + 2$ , devenant lui-même le sous-groupe parental  $P_n + 3$ . Nous avons le développement suivant :

$$\begin{array}{c} \frac{P_n + 1}{F_n + 1} \longrightarrow \frac{P_n + 2}{F_n + 2} \longrightarrow \frac{P_n + 3}{F_n + 3} \end{array}$$

Dans une telle succession, est-il possible de parler de sujet libre, autonome, responsable ? Où le placerait-on ? Admettons un instant que le sous-groupe parental

$P_n + 2$  ait résolument tendance à s'exprimer en tant que tel; il n'en apparaîtra pas moins au sous-groupe filial  $F_n + 2$  flanqué de ce dont il a hérité et qu'il véhicule volontairement ou involontairement. Le sous-groupe filial dispose par rapport à la génération précédente de plus de matériaux identificatoires, car il en connaît les aspects de sujet, d'objet, de jouet. Si la liberté se mesure par rapport au nombre de choix possibles,  $F_n + 2$  est plus libre que  $P_n + 2$ .

Une force vient contrecarrer cette tendance transgénérationnelle théorique vers l'affinement de l'autodétermination. Selon Bosjormenyi et Spark (1973), l'indépendance n'est pas opposée à la dépendance, mais à la loyauté familiale. Tout mouvement vers l'affirmation d'une identité propre met en péril la balance des dettes et des faveurs qui soutendent, selon ces auteurs, continuellement les échanges affectifs, familiaux. Ainsi, un rapport de soumission au père peut résulter d'un accord entre le parent et l'enfant concernant une observance loyale d'un commandement familial concernant par exemple les prérogatives des différentes générations. Malgré les apparences, ce n'est pas le père qui prescrit la Loi, même s'il l'assume : il en est le jouet, tout comme l'enfant. (Dans ce cas, les Ancêtres seraient le tiers exclu dont nous parlions plus haut). L'obéissance qu'un sujet témoigne vraisemblablement à son expérimentateur trouverait une de ses sources dans une loyauté à un idéal commun qui prédétermine leur relation.

Les identités du sous-groupe parental  $P_n + 2$  dépendent, entre autres éléments, des attributions véhiculées dans et par la famille, de ses identifications à  $P_n + 1$ , mais aussi à la délimitation de son univers psychique. Nous revenons aux intrigants processus de différenciation (Bosjormenyi-Nagy, Spark, 1973). Le sous-groupe filial ne peut pas se différencier dans un secteur de son univers psychique qui n'est pas déjà différencié dans l'univers psychique du sous-groupe parental. En effet, ce dernier ne se confronte avec le sous-groupe filial que sur des points dont il peut se représenter l'existence. L'absence de différenciation d'une génération dans un secteur quelconque de son univers psychique va donc interférer avec les possibilités d'individuation de la génération suivante. Par exemple, un parent qui n'a pas intégré ses propres impulsions antisociales ne va pas aider son enfant à délimiter les siennes, avant que de les maîtriser. De génération en génération se transmettra une tâche obscure (par exemple des impulsions non identifiées s'exprimant sous la forme de délinquance). La question se pose à nouveau : où situer le sujet fautif? Peut-on vraiment penser qu'il y ait un Sujet?

Dans cet ordre d'idées, où situe-t-on les possibilités d'innovation, d'accroissement de l'univers psychique, sinon au niveau du sous-groupe filial, de par ses interactions avec l'environnement? Pour une famille donnée, la jeune génération constituerait en quelque sorte le test de réalité du fonctionnement transgénérationnel et de la viabilité du mythe familial.

Si le rapport de domination interfère peu ou prou avec le développement de l'identité de l'individu, ce n'est pas seulement par la domination en soi, mais par le rapport lui-même, car la présence de ce dernier nous indique qu'un autre type de rapport (par exemple la coopération) risque de ne pas être formulable, pensable, dans la famille en question. Qui va alors penser le rapport impensable? Si le



“dominant” croit penser un ordre du monde en fait déjà établi, c’est peut-être un des privilèges ambigus du “dominé” que d’avoir à créer un ordre du monde pas encore pensé.

C’est en tous cas la tâche primordiale de l’enfant s’il ne veut pas simplement répéter (il ne serait pas lui-même) ni délirer (il ne serait que lui-même).

#### BIBLIOGRAPHIE

- BALMARY, M. (1979), “L’homme aux statues” (Grasset, Paris).  
BOSJORMENYI-NAGY, I. & SPARK, G.M. (1973), “Invisible Loyalties” (Harper and Row, London).  
DESCHAMPS, J.C. (1979), L’identité sociale et les rapports de domination, *Rev. suisse de sociol.*, 6 (1980) 111-122.  
KLEIN, M. (1959), “La psychanalyse des enfants” (P.U.F., Paris).  
ROWELL, T.E. (1974), The concept of social dominance, *Behav. Biol.*, 11 (1974) 131-154.  
SCHAPPI, R. (1979), Un psychiatre face à l’éthologie, *Arch. psychol.*, 47 (1979) 61-84.  
WADE, T.D. (1978), Status and hierarchies in non human primate societies, *Perspectives in ethology : Social behavior* (Bateson, P.G.P. & Klopfer, P.H., Eds) (Plenum Press, New York) 109-134.

### 3. Qu’est-ce qui fait courir J.C. Deschamps?

*Reto Hadorn*

Service de la recherche sociologique, DIP, Genève

Il est une question à laquelle j’attache beaucoup d’importance lorsque je lis un texte : “Pourquoi?”. Pour être franc, je ne me pose cette question que lorsque l’accès au texte n’est pas immédiat, lorsque le projet de l’auteur n’est pas pour moi immédiatement compréhensible. C’est le cas ici, bien que (parce que) l’étude des rapports sociaux à l’intérieur d’institutions de prise en charge de jeunes m’ait conduit à élaborer un schéma qui présente des analogies avec celui de J.C. Deschamps. C’est bien là que j’ai trouvé la principale stimulation à la lecture de ce texte. Me demandant ce qui faisait courir l’auteur, il a bien fallu que je reconsidère ce qui moi-même me conduisait à explorer une piste parallèle.

Je m’intéresse au texte de J.C. Deschamps parce que je trouve éclairant d’aborder les rapports entre dominants et dominés en termes de rapports entre sujets et objets. Je pense que ces catégories de sujet et d’objet décrivent de manière adéquate (bien que très générale) un type d’expérience que l’on peut avoir des rapports de domination. En outre, je trouve intéressant que ces catégories ne soient pas définies “en soi”, mais explicitement rattachées à un système de valeurs, ce qui permet de les aborder comme un élément de la réalité *construite* par la société.

Je suis très sélectif dans les problèmes que je soulève : après une première relecture de ces lignes, je constate que ce sont des problèmes que je me pose à propos de mon propre travail mais que je peux formuler beaucoup plus facilement à propos de la production d’un autre que moi. Ce sont bien sûr des questions que je souhaite résoudre pour mon propre bénéfice, même si la forme du commentaire critique montre bien que ça ne m’ennuierait pas trop de voir J.C. Deschamps les résoudre à ma place... D’où une certaine ambiguïté tout au long de ce texte, qui, je l’espère, ne désorientera pas trop de lecteurs.